

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 68 (1980)

Heft: [4]

Artikel: Mode et antimode : [1ère partie]

Autor: S.Ch. / Weid, Bernadette von der

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-275953>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une mode féministe

Vers 1850, une féministe américaine lança une mode nouvelle qui eut un énorme retentissement : tout le monde, même en Europe, savait ce qu'était le « bloomerisme », le « bloomer-costume » et les bloomers, nom commun qu'on trouve aujourd'hui dans le supplément du Grand Larousse — le mot qui désigne des pantalons larges, a mis cent ans pour entrer dans le dictionnaire ! —

Ecoutez l'histoire de ces « bloomers » !

Amelia Bloomer était la rédactrice d'un journal « The Lily » qui luttait contre l'alcoolisme. Ce sont essentiellement des femmes qui luttèrent contre l'alcoolisme et la prostitution et, voyant qu'elles n'avaient aucune audience, elles devinrent d'ardentes féministes réclamant le droit de voter et de faire des lois.

Amelia Bloomer vit arriver un jour une de ses cousines qui rentrait d'un voyage en Europe : sa cousine grimpait l'escalier en courant vers elle, attrapant dans ses bras un enfant au passage. Amelia fut stupéfaite. Une femme de l'époque, vêtue de corset, de jupons nombreux et de crinolines ne pouvait courir ! ne pouvait attraper un enfant dans ses bras ! ne pouvait se mouvoir, aisément. En fait, Libby, la cousine avait adopté un costume qu'elle avait vu... en Suisse dans une station où les curistes se promenaient ainsi : des pantalons bouffants et une robe courte. Amelia Bloomer, immédiatement séduite par cette tenue, la lança dans son journal, en montra tous les avantages. Le costume — qui prit tout naturellement son nom — fut ressenti comme une libération par toutes celles qui osèrent le porter.

Amelia Bloomer devint célèbre, on lui offrit des cachets importants pour donner des conférences à Londres, mais elle refusa et ne mit jamais les pieds en Europe. Toutefois son nom fut dans toutes les bouches, il y eut à Londres en 1851 des cortèges, des manifestations, des conférences où l'on se bousculait pour voir le costume et en entendre parler. Les journaux en parlaient sur tous les tons : enthousiaste, moqueur, scandalisé... les caricatures furent nombreuses.

En fait le même genre de costume avait été porté plus tôt par les St Simonienues, sans faire autant de bruit.

S. Ch



Amelia Bloomer et son costume.

Mode et

Il y a toujours eu la mode. On peut affirmer que chez les habitants des grottes de Lascaux ou d'Altamira, il fallait agraffer sa peau de lynx sur l'épaule gauche (seul le chef et le sorcier avaient droit à l'épaule opposée).

Christine et Marie-Rose, 14 et 15 ans

— Je vois, Mesdemoiselles, que vous êtes toutes deux vêtues de jeans et de chandails, ce qui est la tenue idéale pour circuler en vélomoteur. Mais dites-moi si la mode vous intéresse, les revues, les photos de mode dans les magazines ?

— Ah non, alors, pas du tout. Nous sommes toutes les deux en première scientifique du collège de Genève, et ces histoires de jupes plus courtes ou plus longues, nous on trouve ça idiot.

— Alors vous achetez n'importe quels pantalons, n'importe quels blousons ?

— Mais non, voyons ! Il y a des couleurs qui se portent, et puis on ne pourrait plus mettre de jeans évasés du bas parce que c'est devenu ridicule.

— Vous voyez bien ! Et si votre classe organise une boum un samedi soir, est-ce que vous vous habillerez différemment de ce que vous portiez le matin ?

— D'abord, on s'habillera moins chaudement (rires de ces demoiselles) et puis, ça dépendra si nos mères nous voient partir et exigent qu'on mette une jupe ou des collants. Mais franchement non, nous nous habillons différemment seulement lorsque nos mères se fâchent. L'important, c'est d'être confortables et que les garçons ne fassent pas de commentaires.

J'invente, bien sûr, mais les ethnologues savent que dans les tribus africaines non encore touchées par l'occidentalisme, les costumes, les bijoux et les tatouages sont rituels et d'après l'âge et le sexe.

Passons au déluge

Sans prétendre à un historique du costume et en ne remontant qu'au Moyen Âge, on voit les lignes conductrices de la mode : elle naissait dans les milieux exaltés par excellence, les cours des rois et des grands seigneurs.

Marie-Solange de C., 39 ans, sans profession

— Marie-Solange, vous êtes toujours d'une élégance parfaite, toujours si nette et des vêtements bien coupés, inutile de vous demander si la mode vous passionne.

— Passionnée, non, ma chère ! Disons que je considère un peu comme un devoir envers mon mari d'avoir l'air aussi chic que possible. Comme vous le savez, il a des relations d'affaires importantes, je dois beaucoup recevoir, et surtout donner l'impression que tout va pour le mieux dans ses tractations.

— Donc, la mode ne vous intéresse pas en elle-même, mais plutôt comme symbole de réussite et de prospérité ?

— Vous allez un peu loin, je trouve très amusant d'assister à des défilés de mode, de découvrir des robes ravissantes moins cher qu'ailleurs, mais il est de fait que c'est aussi une obligation sociale. Imaginez que nous allions à un dîner d'ambassade, et que dans la chambre à coucher de l'ambassadrice, parmi tous les visons et loutres de mer j'arbore l'unique manteau de drap ! J'en mourrais de honte et tout le monde penserait que mon mari est au bord de la faillite !

— Merci Marie-Solange de votre franchise, je ne peux pas m'empêcher de regretter un peu lorsque les femmes s'habillent pour l'effet qu'elles produisent plutôt que pour elles-mêmes...

antimode

On a retrouvé le corps d'une petite princesse mérovingienne, morte au IX^e siècle, dans un sarcophage de la crypte de Saint-Denis, la basilique royale près de Paris. Quelques brins de tissu, des lanières de sandales haut croisées, une boucle de ceinture en or, des bandelettes dans les cheveux permettent de reconstituer le merveilleux costume de la princesse Arnegonde, fille du roi Clotaire, que les dames de la cour essayaient de copier.

La mode, donc, naissait chez les seigneurs, descendait lentement chez les bourgeois, puis vers le peuple et les campagnes. Très lentement, sauf lorsqu'une reine de France voulait dissimuler une grossesse et que d'un jour à l'autre toutes les femmes portaient des paniers, ou bien lorsqu'un roi était menacé de calvitie (je pense à Louis XIII); du jour au lendemain toute une cour portait perruque, et celle-ci devenait symbole de grandeur et de dignité.

Gérard C., 34 ans, professeur de classe au collège de Genève

— Dites-moi Gérard, vous avez la responsabilité d'une classe de maturité, donc d'un groupe entre dix-huit et dix-neuf ans. Est-ce que les filles sont coquettes avec leurs condisciples garçons ?

— C'est une classe dite d'études classiques, où les filles et les garçons sont à peu près également répartis. Ils ont un énorme effort à fournir en cette dernière année, et ils sont tellement habitués les uns aux autres qu'il est peu question d'intrigues sentimentales. Les filles s'habillent comme les garçons, unisexe ou presque, et comme je suis assez myope, je dois avouer que de dos je ne sais pas toujours si c'est une voix flûtée ou de rogome qui va se faire entendre.

— Mais vous-même, Gérard, pensez-vous aussi que ces détails vestimentaires n'offrent aucun intérêt ?

— Mais absolument pas. Je peux même vous dire que je peux définir le jour exact où l'une des jeunes filles devient amoureuse : on voit soudain des cheveux brillants, des chemisiers tout frais, de petits foulards noués comme le disent les magazines... Personnellement ça m'enchantait, c'est comme l'éclosion d'un papillon hors de sa chrysalide, et c'est chaque fois une expérience émouvante, que cette jeune fille qui soudain voudrait plaire. Je pense que l'indifférence à la mode est une affectation comme une autre et qu'au fond tous désirent plaire et épater un peu les autres.

Avoir l'air

L'idée était toujours d'avoir l'air le plus noble et le plus riche possible. Qui pouvait porter du drap ou du velours n'aurait jamais daigné porter bure ou droguet ; les hommes étaient quelquefois bien plus somptueux que leurs épouses (aux XVI^e et XVII^e siècles), les beaux officiers s'ornaient de plumes et de rubans. Mais les moines allaient nu-pieds, chaque métier se reconnaissait à l'habit, ce qui devait bien simplifier l'existence. Une faible trace de ces distinctions se retrouve dans les vestes de cotonnades des bouchers, aux trames différentes des boulangers et des charcutiers, etc.



La mode naissait chez les seigneurs...

L'antisnob : La Foux d'Allos

« Si vous aimez slalomer dans les bars avec Marie-Chantal, porter un anorak de chez Machin, n'allez pas à La Foux. Ici, l'habit ne fait pas le skieur, La Foux est une station de ski, pas une vitrine de mode. »

Voilà le meilleur exemple de l'anti qui devient le dernier cri de la pointe de l'avant-garde. Quand allons-nous redevenir anti anti, c'est-à-dire la grande originalité de l'extrême convention ? A force de vouloir être pareillement différents, semblablement mutants et toujours nouveaux, que va-t-il rester à explorer ?

Jean Baudrillard (la mode ou la féerie du Code) :

« On ne peut échapper à la mode puisque la mode elle-même fait du refus de mode un trait de mode. »

En 1950 d'ailleurs, on savait encore où l'on en était d'un seul coup d'œil, la banquière arborait un vison, le facteur un uniforme vaguement militaire, la marchande des quatre saisons un gros châle, et les Zofingiens une casquette blanche.

Et puis

Tout a changé aux USA dans les années soixante. Les enfants de l'abondance n'ont plus senti le besoin d'avoir l'air prospère puisque c'était devenu si banal ; la guerre avait marqué les parents, il fallait être aussi différents que possible, aussi semblables entre jeunes et surtout étonner le monde. Dans « Greening of America », ouvrage de sociologie écrit à cette époque, on interroge les jeunes pour tenter de comprendre. Pourquoi plus de jeunes filles en robe de tulle rose aux fameux « prom » bals de fin de scolarité ?

(Suite p. 14)

...et descendait
chez les bourgeois.



Gravure anonyme
de 1788 B.N.

Florence C., 30 ans, tisserande

— Vous êtes devant votre métier, Florence, et je vois que vous êtes en train de tisser une belle laine aux tons grège et blanc, douillette à la peau. Lorsque vous composez ces tons, ces entrecroisements de laine ou de coton, pensez-vous à la mode telle que les dictateurs de Rome ou de Paris nous l'ordonnent ?

— Il faut suivre la mode ou s'en inspirer, mais en tâchant de rester intemporel dans les belles matières ou les belles formes. Voyez ce châle rouge, ou cette jupe noire que j'ai tissée : ces vêtements ne se démoderont pas puisqu'ils sont de tous les temps.

— Est-ce que vous essayez d'innover ?

— Les premiers manteaux sans manches, les gilets crochétés ont été créés par des artisans. Personnellement, je préfère à tout les matières simples et naturelles : la laine, le coton, le cuir. Un des privilèges de notre époque est de pouvoir mettre ce qu'on veut, pourvu que cela corresponde à votre caractère ou votre tempérament. Que l'on se sente soi-même, que ce soit en longues jupes ou en pantalons de velours côtelé.

— Avez-vous créé vous-même quelque chose de tout nouveau ?

— Regardez ce manteau : je l'ai crochété, et brodé et rebrodé ensuite. C'est un paysage de rêve avec des arbres, un lac, un soleil, des teintes fondues qui s'harmonisent et composent à la fois un vêtement et un tableau. Etes-vous d'accord que c'est une création ?

— Oui, Florence, et je regrette amèrement que mes cheveux grisonnants ne me permettent plus sans ridicule d'arborer des jupes aussi gaies, des écharpes aussi longues, des sabots aussi confortables.

B. v.d. Weid

Pourquoi plus de petites socquettes blanches ni de jupes bleu marine plissées ? Parce que répondaient les jeunes, parce que nous voulons être tout le temps nous-mêmes. Notre mode sera confortable, unisexe, midi-minuit, et nous, l'air bien convenable, on s'en tape.

Aujourd'hui

Nous assistons à une gigantesque mayonnaise de tendances contradictoires. Sur cent mètres de trottoir on verra : une encore jolie femme dans un petit tailleur de grand couturier, une minette en jupe longue, manches à gigots et lunettes de grand-mère, une autre minette très future femme de PDG, une créature au sexe indiscernable, à cheveux blonds et flottants (plutôt un garçon, la pointure doit être 42), une vieille-dame-de-toujours en gris foncé et petit chapeau de feutre, un employé avec le harnachement classique, cravate et chemise rayée, un autre employé col roulé et bottes molles, tout est possible et surtout personne n'étonne plus personne.

B. von der Weid

Utiliser la mode... Oui Etre utilisée par elle... Non

Une opinion...

Les féministes passent souvent pour être mal habillées, mal coiffées, peu soignées. Elles ont, dit-on jeté leur soutien-gorge sur l'autel de la liberté. L'habit, elles s'en fichent. Ce qui compte c'est être à l'aise, se sentir bien, libérée. Dans un certain sens, elles ont raison.

On se souvient de l'antidéfilé de mode du Congrès de Berne en 1975. Attifées d'oripeaux les plus invraisemblables, accoutant avec humour les courbes du corps féminin, maquillées comme des clowns, une vingtaine de jeunes avait interrompu un vrai défilé d'une école de couture de Berne.

C'était là une réaction drôle et compréhensible contre la pression de la mode qui veut faire de la femme un objet de consommation. Par exemple l'industrie du prêt-à-porter crée chaque année de nouveaux modèles pour obliger les femmes à changer d'habits, de couleur, de longueur... pour augmenter les chiffres d'affaires.

Cette manipulation est canalisée par les magazines qui montrent et démontrent que la femme est faite pour être admirée. Et les femmes achètent ces magazines, y trouvent leurs règles d'achats, leur nouveaux besoins. Elles sont heureuses de se laisser manipuler. Il faut avouer que c'est agréable quand on a un porte-monnaie bien garni et du temps à perdre. Anne-Marie Dardigna dans « La presse féminine, fonction idéologique » décrit que à merveille ce processus.

Le tout est d'aimer s'habiller pour soi, pour être en harmonie avec son entourage, ses activités. Utiliser la mode, d'accord. Etre utilisée par elle, non. Mais hélas ! dans une société de consommation, ce n'est pas si facile.

Jacqueline Brunsten-Van.

(suite de la p. 9)

Si tous les cas ne sont pas aussi extrêmes, ils n'en révèlent pas moins un regret maladif de l'enfance. Et plus encore peut-être que la leur, ces femmes pleurent celle que leur enfant n'ont pas eue. Mais il y a aussi, en chacune, la peur que le mari ne la quitte pour une plus jeune. L'épée de Damoclès...

Modes de l'antimode, révolte de l'individu contre la « machine humaine » (Bernanos). Machine dont les engrenages le conditionnent jusqu'à sa façon de se nourrir, de procréer, ou de contre-procréer. Qu'il travaille à l'éclaircissement de sa conscience, il se libérera tout naturellement des rouages broyeurs ! Au lieu de cela une agressivité sous-jacente dont la mode relève à sa façon la température : fureur des bottes qui, de toute évidence, ont une connivence occulte avec la guerre — si ce n'est avec elle proprement dite, avec un état d'offensive —, avec le sexe également. (Les prostituées bottées ne me contrediront pas) ; menace des chaussures de ski, véritables forteresses standardisées au modèle robot ; défi de l'enfer du collant de ciré noir du motocycliste... Nous n'en finirions pas de donner des exemples.

Thorstein Veblen, sociologue (1857-1929) définissait déjà la mode par un **gaspillage ostentatoire**. Elle le sera moins lorsque nous apprendrons à nous lire à travers elle. A la fois image et reflet, imposée en même temps qu'elle s'impose, signifiante autant que signifiée, la mode nous ouvre une voie d'investigation en nous-même.

P. Micheloud

Des meubles... des objets... des vêtements... qui vous encombrant ? ...alors faites appel à

LA RENFILE

Tél. (022) 41 11 70

Service gratuit de ramassage et récupération du

Centre social protestant - Genève

14, rue du Village-Suisse

Les petits objets ou les vêtements peuvent y être déposés directement.



*Courrier
des
Lectrices*

A Madame D.S.

Nous ne voulons pas engager une polémique sur l'art de vivre des paysannes genevoises et des employés qui travaillent dans les exploitations agricoles du canton.

Nous désirons cependant rectifier un certain nombre d'affirmations inexactes que nous pouvons lire dans l'article de D.S. en réponse à Mme M. Freymond (voir billet de la paysanne nos janvier et mars).

Les horaires indiqués par Mme D. S. comporte 12 h.1/2 de travail effectif par jour. Or le contrat type, que nous devons appliquer comme dans n'importe quelle entreprise, établi par la Chambre Genevoise d'Agriculture, organe officiel et conforme à la législation genevoise, est de 10 heures par jour. Pour les mois de juin — juillet — août, celui-ci est de 11 heures par jour. Nous ne sommes déjà plus sur la même longueur d'onde que Mme D.S. !

Les heures supplémentaires éventuelles se paient selon un tarif officiel établi par cette même Chambre.

Le samedi après-midi est obligatoirement libre ainsi que le dimanche, bien entendu.

Si l'ouvrier agricole n'est pas « au grand mois » cela signifie pour nous que nous devons le nourrir le samedi soir et le dimanche alors qu'il ne travaille pas, ce qui est son droit le plus strict. Par contre, nous devons être disponibles pour servir les repas. Comment pouvez-vous nous blâmer, dès lors, qu'un accord intervienne, souvent exigé par les travailleurs agricoles eux-mêmes, mais pas systématiquement, pour remédier à cet inconvénient ? Seriez-vous, Madame, prête à le faire chaque week-end, pendant les 9 mois de la présence des saisonniers à la campagne ?

Du même coup, l'image de la veillée au coin du feu, des parties de yass, etc. disparaît, en effet, ceux-ci rentrent dans leur pays en hiver.

Dans l'exploitation de Mme Freymond, idéale et idyllique, nous trouvons actuellement, elle vous le confirmera elle-même, un employé d'une cinquantaine d'années et une apprentie (le contrat d'un apprenti(e) agricole est encore différent).

Vous conviendrez que le mode de vie peut être autre, tout en étant agréable, et choisi volontairement, au pied du Jura, en montagne, à Genève aussi, où la campagne la plus éloignée de la ville est à 15 km au maximum.

En ce qui concerne la nourriture offerte et sur laquelle vous laissez planer un doute, nous aimerions vous faire savoir, Madame, que comme n'importe quelle maîtresse de maison, paysanne ou non, nous cuisinons, sinon avec beaucoup d'amour et de temps, en tous les cas, avec le désir que chacun mange avec plaisir et soit rassasié.

Les paysannes genevoises n'ont aucune leçon à recevoir de vous, Madame. Si des abus se produisent ici et là, ce qui est possible, n'en profitez pas pour jeter un discrédit sur notre profession que nous ne considérons pas comme une forme d'esclavage, ni pour nous, ni pour les employés qui travaillent sur l'exploitation. Aussi étrange que cela puisse vous paraître, ceux-ci nous les apprécions et nous les respectons.

Pour l'Union des paysannes genevoises : Gabrielle Félix